

429

Domaine public

J.A. 1000 Lausanne 1

Hebdomadaire romand
N° 429 17 novembre 1977
Quatorzième année

Rédacteur responsable :
Laurent Bonnard

Le numéro : 1 franc
Abonnement
pour une année : 48 francs

Administration, rédaction :
1002 Lausanne, case 2612
1003 Lausanne, Saint-Pierre 1
Tél. 021 / 22 69 10
C.C.P. 10-155 27

Imprimerie Raymond Fawer S.A.

Ont collaboré à ce numéro :
Rudolf Berner
Claude Bossy
Jean-Daniel Delley
René Duboux

Dérisoire, malfaisant

La machine judiciaire a tourné bien sûr à plein rendement pour juger les membres de Manifeste Démocratique qui avaient démasqué Cincera. Elle a de curieux ratés aujourd'hui, alors même que c'est le tour du lieutenant-colonel de s'expliquer. Peu importe en définitive : pour l'opinion, la cause est désormais entendue, avec la publication (voir pages 4 et 5) de la « confession » de deux mouchards de Cincera, à la solde de celui-ci pendant deux ans.

Un jugement s'impose : dérisoire et malfaisant. Dérisoire, parce que le « jeu » antisubversif auquel se livre Cincera n'a aucun rapport avec la réalité; suivre ces « mouchards » en action, c'est entrer dans un cercle vicieux où les extrêmes alimentent leur querelle en permanence, à coups d'anathèmes en circuit fermé. Cincera dérisoire, parce qu'aliéné, au sens propre.

Malfaisant, parce que le chantre de l'anticommunisme fixe dans son fichier des périodes de l'existence de milliers de personnes, qui évolueront certainement, mais se trouveront sans cesse confrontées à leur passé, livré à des administrations complaisantes, livré à des employeurs soupçonneux. Cincera malfaisant parce que délateur aveugle.

Il est bon que les « mouchards » bernois parlent. Mais il reste que Cincera n'a pas perdu ses antennes dans le monde de la gauche helvétique (et pas seulement en Suisse allemande : personne n'est à l'abri de telles manœuvres). Le climat veut que les chèques se multiplient à l'ordre du lieutenant-colonel.

FTMH: Berne sévit

« Après plusieurs heures de débats, le Comité fédératif a décidé d'adresser une nouvelle lettre à tous les promoteurs du manifeste, invitant ces derniers à respecter d'une manière absolue les dis-

positions statutaires et à engager un dialogue positif et constructif. Par la même occasion, le Comité fédératif a décidé avec effet immédiat et pour une durée indéterminée, la mise en fonction provisoire d'un secrétaire local qui, sans consulter les organes de section compétents, a tenu une réunion de propagande en faveur du Manifeste 77 dans une grande section de la Suisse allemande » (« La Lutte syndicale », 9.11.1977).

Invitation au dialogue et sanctions : la tête de la Fédération suisse des travailleurs de la métallurgie et de l'horlogerie (FTMH) joue sur les deux tableaux. Détente ou début d'une opération visant à éliminer progressivement les « contestataires » ? Le moins que l'on puisse dire est que la mission de « gardien des statuts » prime toute autre considération, pour l'instant, parmi les hautes instances du syndicat. Et la sanction qui frappe de Berne le secrétaire valaisan qu'on aurait pu croire d'abord responsable devant sa section, vient confirmer l'analyse de la « démocratie syndicale » faite par les auteurs de Manifeste 77.

Le test d'Yverdon

Nord vaudois, Lausanne (quel imbroglio politico-tactique pour l'élection de la Municipalité !) et environs, Vevey, La Tour-de-Peilz, Penthalaz, Nyon, pour ne citer que ces noms-là : l'avance socialiste dans le canton de Vaud est manifeste. Plus qu'un mouvement d'humeur, une tendance. Le test d'Yverdon où l'on « attendait au contour » la municipalité de gauche sortante confirme de façon spectaculaire ce diagnostic (+ 12 socialistes). Mais il y a plus : dans la capitale du Nord vaudois où le climat préélectoral était plus dur qu'ailleurs, c'est la droite radicale qui reçoit une gifle, cette droite qui inspirait, ces dernières années, le tournant des radicaux vers le centre-droite. Nul doute que cette défaite ait des retentissements sur le plan cantonal.

Le dernier printemps : comment vieillirons-nous ?

« J'ai été impressionnée par la vérité de votre film et émue par sa finesse de cœur », écrit une vieille dame de 85 ans. « Touchés et émus », « sensibilité et finesse », tels sont les mots qui reviennent parmi les témoignages des acteurs, c'est-à-dire des personnes âgées qui ont visionné le document. Car pour Henry Brandt un reportage n'est jamais tout à fait terminé : « Les relations continuent ». Cette semaine encore il avait rendu visite à une des vieilles dames qui est hospitalisée.

« Le dernier printemps » ouvrait, il y a peu, le neuvième festival international de cinéma de Nyon. Une salle comble, presque officielle : quelques rires, beaucoup d'émotion, des applaudissements. Lors du débat, après la représentation, des questions et des remarques des plus contradictoires. « Les vieux, on ne les voit pas, on ne veut pas les voir. Mais je ne pensais pas qu'ils étaient si drôles », disait une très jolie fille. « Insupportable, trop délicat, trop pointilliste ». Et certains de reprocher à l'auteur d'avoir rencontré « des vieillards heureux », de ne pas avoir fait un film politique.

800 000 plus de 65 ans

« Le dernier printemps » est un long métrage couleurs (88 minutes) réalisé à la demande de la Société de la loterie de la Suisse romande sur la condition des personnes âgées en Suisse romande. Il commence par une citation de Beauvoir : « Avant qu'elle ne fonde sur nous, la vieillesse est une chose qui ne concerne que les autres ». Il se poursuit par un déroulant qui situe l'un des problèmes nouveaux et majeurs de notre société : une personne sur huit a plus de 65 ans, soit plus de 800 000 en Suisse.

La première séquence, qui sera aussi la dernière, est très longue. Sans commentaire ni musique. Deux pieds et une canne progressent difficilement

sur un chemin, dans la campagne qui peu à peu apparaît du Jura neuchâtelois. C'est une très vieille dame dans un printemps tout frais de quelques fleurs et de timides chants d'oiseaux.

Dès lors, le ton est donné : pas de commentaire, très peu de musique d'accompagnement, beaucoup de gros plans de visages, des témoignages de personnes âgées qui alternent avec des interviews de jeunes. Quelle gageure !

La géographie humaine

Les visages, les rides racontent toute notre histoire, la longue lutte de la vie. « C'est passionnant la géographie humaine », nous dit Henry Brandt. Et ces hommes et ces femmes qui sont nés autour du début du siècle trouvent toujours le mot propre. Des séquences inoubliables. Par exemple les deux vieilles dames qui commentent les avis nécrologiques du journal. Quelle « délicatesse » ! « Je suis âgé, je ne suis pas vieux », dit Frédéric Fauquex qui a assumé sa vieillesse avec beaucoup d'humour. Quel paradoxe et quelle dernière leçon ! Les témoignages et les scènes de la vie des personnes du troisième âge sont drôles. On rit de bon cœur.

Henry Brandt a-t-il choisi délibérément des vieillards heureux ? « En partie. Mais les gens du troisième âge souvent n'ont pas eu de jeunesse. Habités à travailler très tôt, à peu de besoins, ils se contentent de peu de chose. Et surtout ils ont ce minimum de sécurité que beaucoup n'ont jamais connue »...

Comme il voulait montrer dans les années cinquante que les Africains étaient aussi des hommes, aujourd'hui il veut montrer que les vieillards sont aussi des êtres humains à part entière. Mais le sont-ils vraiment ? Car des enfants disent cruellement ce qui est ambiant : « Il faut les supprimer ». Dans un univers investi par les images publicitaires de la jeunesse et de la santé, la vieillesse devient un scandale intolérable.

Le rejet, la solitude, l'attente de la mort, tout cela est évoqué avec un respect fondamental. Avec ses méthodes de préparation et de tournage, Henry

Brandt va à la rencontre des autres et passe presque inaperçu. « Pas de mise en scène, je mets la caméra en scène. Alors les gens parlent, se livrent sans crainte. Et les personnes âgées comme les enfants n'ont rien à perdre. Je ne démontre rien, j'essaie simplement de montrer la réalité. Si je ne situe pas les personnes c'est parce que le décor révèle les revenus, la classe sociale, donne des informations. Et le visage, le ton et le langage aussi. Certes, ce documentaire est très élaboré, il est presque devenu un film de fiction. Mais je reste honnête, je ne me sens pas le droit de faire un tract. J'essaie de donner des informations et des sentiments. C'est au spectateur qu'il appartient de se faire une opinion. »

Comment vieillirons-nous ? C'est la question qui nous est adressée. Ecoutez les spectateurs ! Chacun réagit avec ses angoisses, son tempérament : scandaleux ou admirable.

Pour les écoles

Henry Brandt prépare maintenant des courts métrages de 15-20 minutes qui seront faits à partir des documents filmés qu'il a réunis. Ceux-ci devraient être diffusés dans les offices cinématographiques, les écoles, ils pourraient être programmés dans le cadre d'une télévision éducative.

R. D.

Henry Brandt ou le sens du monde

Comme Le Corbusier et Cendrars, De Rougemont et Gabus, Henry Brandt est Neuchâtelois. Il est né à La Chaux-de-Fonds, « un pays qui incite à partir », nous dit-il. S'il habite Genève depuis plusieurs années, il a gardé de ses origines une sensibilité particulière : le sens du monde, un regard clinique sur les gens et les choses, une voix toute de nuance et de tendresse.

C'est en 1953 qu'il a réalisé au Niger son premier moyen-métrage : « Les nomades du soleil ». Pre-

mier prix du film ethnographique au festival de Lugano « pour la qualité exceptionnelle de l'image, du son et de la réalisation ». D'autres films suivront, au Dahomey et au Congo. Quant à son premier long-métrage, « Les seigneurs de la forêt », il obtiendra plusieurs récompenses.

Après les tribus d'Afrique, les réalités de la Suisse. Et c'est avec la même approche d'ethnographe que le cinéaste Henry Brandt regardera notre pays : une école de La Brévine, les handicapés en Suisse romande, les activités nationales de la Croix-Rouge, le travail des horlogers.

Tendre un miroir

Avec Tanner et Marti, au début des années 60, Henry Brandt avait fondé l'association suisse des réalisateurs de films. Une véritable école qui a sans doute marqué le reportage de télévision et le documentaire sur les sujets nationaux. « Nous voulions tendre un miroir, montrer sans démontrer, surtout éviter les grilles traditionnelles ». C'est à l'exposition nationale de 1964 que Henry Brandt imposera sa vision de la société. Et il agira comme un révélateur à la sortie de la voie suisse avec cinq courts-métrages « La Suisse s'interroge ». Meilleurs films de l'année, ceux-ci dénoncent des dangers nouveaux : la dégradation de l'environnement, la pollution. Des thèmes alors peu connus, révolutionnaires.

Toujours en avance, à la fin des années 60, Brandt réalisait, avec l'appui de l'OMS, un long métrage « Voyage chez les vivants ». C'était une tentative unique « de voir les problèmes dans leur ensemble, de jeter un regard global sur notre planète bleue ».

Chronique mondiale

Et ce fut, avec la masse de pellicule tournée à travers le monde, « La Chronique de la planète bleue », en 1972. Une série de treize films que les télévisions nationales et des chaînes étrangères ont programmées. Chaque film était introduit par l'image de la terre vue de l'espace, que Brandt a trouvé à la Nasa, à Washington. Une image qui marque maintenant notre vie puisqu'elle

constitue chaque soir le générique du téléjournal. En 1973, retour vers le pays « au temps du gaspillage et du profit aveugle » : un moyen métrage, « Terre à vendre », réalisé en collaboration avec l'Association vaudoise pour l'aménagement rural. Enfin cette année, « Le dernier printemps », un long métrage sur la condition des personnes âgées en Suisse romande.

Henry Brandt est un documentariste indépendant. Ce qui tient du miracle dans ce pays où les circuits de distribution sont très limités. Véritable artisan du cinéma, il a besoin de beaucoup de temps pour aller à la rencontre et à l'écoute des gens. Et ensuite, quand il les a apprivoisés, pour les filmer avec une équipe restreinte : sa femme, preneuse de son, et un cameraman. Enfin pour le montage, une opération très longue et très minutieuse.

Des salles pour les documentaristes

Mais quel est le marché pour les documentaires ? Nul doute qu'il existe actuellement en Suisse plusieurs documentaristes de talent. Qui, comme Henry Brandt, ont choisi d'ausculter la Suisse : Marti, Seiler, Dindo, Yersin, Cortesi, le Film-Kollektiv de Zurich. Ces films sont programmés dans certaines salles, ils sont le plus souvent

BAGATELLES

Aphorisme paru dans un quotidien socialiste de Suisse orientale : « Les riches étrangers ne viennent pas en Suisse parce que les riches y paient trop d'impôts ».

* * *

La 85e édition de l'Annuaire statistique suisse vient de paraître, avec quelques données nouvelles sur les activités et installations sportives dans le pays. On y apprend notamment que la Société suisse des carabiniers, fondée en 1824, compte plus d'adhérents (537 800) que l'Union syndicale suisse (475 000). Le même annuaire (661 pages de chiffres) précise

achetés par les télévisions, éventuellement par des centrales scolaires. Incertitude et insécurité sont le prix de l'indépendance des auteurs.

Existe-t-il un public pour les documentaires suisses ? Très limité sans doute. Pourtant on pourrait imaginer des salles subventionnées comme le CAC de Genève, un lieu de confrontation et non pas un ghetto. Ou les réalisateurs devraient-ils être comme au Canada des fonctionnaires ? Est-ce un hasard ? Au festival de Nyon de cet automne, les films québécois et les films suisses (Brandt, Dindo, Film-Kollektiv) procédaient de la même démarche et du même esprit.

Henry Brandt a le goût des mots, des nuances, des explications. N'a-t-il pas enseigné durant plusieurs années ? Mais il ne cède plus à la tentation facile du documentaire : la musique et le commentaire. Il donne la parole aux autres. Avec les nombreux témoignages recueillis lors du tournage du « Dernier printemps » il écrira peut-être un livre. Ni optimiste ni pessimiste, Henry Brandt poursuit sa quête du monde et du temps. Homme d'action et de réflexion, idéaliste, « nostalgique d'une société plus humaine ». Un visage qui semble venu du fond des âges, un regard qui va au-delà des choses, une voix très douce et très précise.

que le nombre des « poules de rapport » s'est maintenu l'an dernier au-dessus de 6 millions, tandis que le canton de Bâle-Ville abritait toujours 34 chèvres.

En revanche, toujours rien sur les revenus autres que ceux de certains métiers ou des ouvriers accidentés.

* * *

Un délégué de l'UDC bernoise a proposé de castrer les citoyens qui refusaient de tirer. Il s'agissait évidemment d'une intervention dans un débat sur le service civil. Mais entre nous, finira-t-on par couper des têtes après avoir coupé les cheveux longs et les attributs de la virilité ?

Les mouchards de Cincera au travail

Aux lendemains de la manifestation contre la présence du Portugal au Comptoir de Lausanne (en automne 1973), une photo paraît dans un journal de la Ligue marxiste révolutionnaire. Les yeux soigneusement recouverts d'épais traits noirs, les visages des manifestants sont méconnaissables. Cette photographie avait été prise par l'un des manifestants, monté aux premières lignes de l'affrontement avec la police. Développée à la Englischviertelstrasse de Zurich, elle a servi, avec beaucoup d'autres, à illustrer la cartothèque d'Ernst Cincera et à mettre un visage sur quelques-unes des milliers de fiches personnelles que le lieutenant-colonel zurichois rassemble sous prétexte de lutte contre la subversion. Agrandi par Cincera, le cliché avait été ensuite remis par le photographe à l'organisation trotskiste.

Le même mois, à Berne, quatre militants des jeunesses communistes (organisation proche du Parti du travail) sont surpris la nuit au cours d'un affichage sauvage. Le président Allende venait d'être assassiné à Santiago; samedi devait avoir lieu une manifestation contre le putsch militaire chilien. L'un des adolescents, seul avec le policier chargé de contrôler son identité, exige de parler avec l'officier O.W. Christen. Celui-ci ne pouvant être atteint, c'est à Zurich que le jeune homme téléphone peu avant minuit. Après une brève conversation avec Cincera, celui-ci explique au policier bernois que le communiste travaille pour lui. A ce dernier, Cincera reprochera plus tard son imprudence : il suffit que l'officier Christen connaisse ceux qui noyautent les groupes d'extrême gauche... Il n'est pas indiqué d'en informer n'importe quel policier.

* * *

En août 1973, une maison vouée à la démolition, dans le quartier populaire de la Länggasse, est

occupé par un groupe d'apprentis, version bernoise de l'organisation Hydra. L'action de Schinagu protestant contre les résiliations des baux de logements bon marché et encore tout à fait habitables, rencontre bien des sympathies dans ce quartier en pleine transformation. Un groupe d'extrême droite, le Kreis Kritischer Jugend, distribue un tract dénonçant les occupants. Ses auteurs, simultanément et respectivement membres de Schinagu, des Jeunesses communistes et de la Taupe (LMR), l'avaient élaboré d'entente avec Cincera et le fils du propriétaire. Avertis la veille de l'intervention de la police, par le « correspondant » à Berne de Cincera, ils n'étaient plus parmi les occupants lorsque ceux-ci furent expulsés.

* * *

Deux d'entre eux ont aujourd'hui vingt ans. Ron a cessé toute relation avec Cincera au printemps 1974. Pierre lui a annoncé deux ans plus tard qu'il renonçait à poursuivre sa collaboration. Plusieurs mois après, les révélations du Manifeste démocratique sur l'appareil de délation organisée mise sur pied par Cincera les ont confrontés tous deux à l'incompatibilité entre démocratie et activités policières parallèles. Ils ont décidé de rendre publiques leurs activités de mouchards au sein d'organisations politiques progressistes. En premier lieu, pour se mettre en ordre avec eux-mêmes; ils écrivent : « Nos activités ont causé des préjudices à de nombreuses personnes, même si celles-ci n'ont pas encore eu à le ressentir jusqu'à présent. Nous aimerions nous en excuser auprès d'elles. Pour ne pas causer davantage de torts, nous avons évité, pour l'essentiel, de citer des noms dans ce rapport... » Pour Ron et Pierre, il importe aujourd'hui de lever la folle ambiguïté de leur engagement politique et de rompre publiquement avec une période de leur vie, ressentie comme infantile, où ils s'étaient laissés convaincre qu'un complot international de la gauche justifiait toutes les formes de guerre secrète.

Leurs activités passées leur apparaissent comme la manifestation d'une vision totalement déformée de la réalité. Cincera, victime d'un manichéisme puéril ou manipulateur du goût du jeu et du besoin d'engagement des adolescents? Ni Ron, ni Pierre ne se sentent capables de juger les motivations de leur ancien « chef » (cf. page 1).

* * *

Tous deux ont été dès l'enfance mis en face d'une vision du monde — celle de leur famille, de leurs maîtres, des journaux locaux — d'une simplicité qui n'excluait pas l'angoisse. Le conflit Est-Ouest — la volonté soviétique de soumettre la planète entière à son despotisme face au combat de l'Amérique pour la démocratie, jointes à la déliquescence de l'Europe occidentale — explique tous les conflits, larvés ou ouverts, qui déchirent le monde.

C'est lors d'une conférence organisée par les « femmes radicales » d'un faubourg de Berne que Ron entend pour la première fois, en hiver 1971-1972, Cincera parler de la subversion en Suisse. Avec d'autres collégiens, il rêve aux moyens de terrasser l'ennemi intérieur. En été 1972, la manifestation de protestation contre la guerre au Vietnam leur apparaît comme une provocation de l'extrême-gauche. Ils veulent, par un tract, dénoncer la perversité des manifestants. P.A., correspondant bernois de Cincera, s'approche d'un des distributeurs de tracts. Il lui demande s'il est prêt à espionner les organisations de gauche. Après des tentatives avortées d'entrer dans l'organisation « Locataires en lutte » et dans un « Comité d'initiative pour le désarmement », Ron se fait réprimander pour son manque de zèle. En novembre 1972, une camarade d'école l'emmène au Comité Indochine; il trouve ainsi le contact avec de la LMR et devient peu à peu un « client » régulier, encore que timide, des manifestations de tous ordres. Sur ordre de P.A., il fréquente encore une séance d'Amnesty International, avant de se concentrer sur l'organisation de jeunesse de la LMR, la Taupe.

Une vive discussion politique opposa au printemps 1973 Pierre, anti-communiste déterminé, à son vieil ami Ron, depuis peu militant trotskiste. Celui-ci lui confia alors, sous le sceau du secret, son rôle d'agent double et l'encouragea à rejoindre effectivement la croisade anti-subversion. Deux mois plus tard, Pierre était membre des Jeunesses communistes, au moment même où un troisième larron, recruté par P.A., adhérait au groupe d'apprentis Schinagu.

« Nous recrutâmes parmi nos copains d'autres « collaborateurs ». Cela nous permit le noyautage de nombreux groupes de gauche à Berne. Parmi eux nous comptons tout, de « Jeune Berne » et du Parti socialiste jusqu'au plus petit groupuscule comme celui des collégiens du Kirchenfeld. Ont été touchés par notre mouchardage la LMR (Taupe), les Jeunesses communistes, le Parti du travail, Schinagu, le POCH, le Cercle de travail Eglise critique, ainsi que toutes les organisations et les comités qui se composaient pour des actions particulières des membres de ces groupes. Nous participions naturellement à toutes les conférences publiques et à la plupart des manifestations. Nous allâmes jusqu'à dresser l'oreille dans les bistrotts et les rues... Nos informations portaient sur des noms, des adresses, des lieux et heures de rendez-vous et, dans la mesure du possible, sur tout ce qui concernait les projets et activités politiques. Parfois, nous envoyions nos informations directement à P.A. La plupart des informations se transmettaient cependant par téléphone. Au lendemain des séances, nous téléphonions à P.A. pour lui donner les dernières nouvelles ». P.A. traitait et transmettait à Cincera, à d'autres parfois, les informations importantes. Il avait également établi son propre service de documentation.

* * *

La correspondance entre P.A. et son équipe de délateurs passait par la case postale 1985, 3001 Berne, établie au nom de « Polygon ». Cette organisation fictive avait été créée par P.A. en septembre 1972. Ses statuts précisaient ses objectifs,

apparemment progressistes : « Polygon a pour but de s'engager pour la transformation radicale de la société d'exploitation capitaliste. Elle se réserve un domaine d'intervention spécifique ». C'est elle qui envoya trois membres, dont Pierre, au Congrès mondial de la jeunesse, rassemblé à Berlin-Est en été 1973, avec mission de ramener la liste des membres de la délégation suisse. Pour cette mission, intégralement financée par Cincera sur le solde d'un fonds qui avait déjà permis d'envoyer des mouchards à Vienne (1959) et à Helsinki (1962), le grand chef (nom de code César) se déplaça à Berne afin de donner ses instructions, de remettre l'argent de poche... et d'avertir ses collaborateurs qu'un espion bâlois d'une officine concurrente serait aussi du voyage.

* * *

« Polygon » n'est pas la seule organisation créée par P.A. et l'équipe bernoise, d'entente avec le petit César zurichois. En été 1973, une certaine frustration régnait parmi les Bernois : « Nous avions le sentiment que nos informations restaient dans les archives de Cincera et de P.A., et n'étaient transmises qu'à quelques milieux intéressés. Nous voulions voir cependant des résultats concrets de notre travail ». De ces réflexions naquit l'idée de diffuser nos connaissances dans l'opinion publique, à travers un groupe de gens animés des mêmes motivations politiques mais n'agissant pas comme agents doubles.

Un premier tract, signé du Kreis Kritischer Jugend et muni d'une des nombreuses adresses de P.A., portait le titre « Le communisme totalitaire abuse la jeunesse ». Distribué par des collégiens à la Fête de la Jeunesse, il attira ses premiers sympathisants. Le KKK fut constitué officiellement dans le courant de 1974. Certains de ses membres travaillèrent par la suite directement pour Cincera, soit dans ses archives, soit en photographiant systématiquement les participants à diverses manifestations, que ce soit dans la rue, depuis les toits, ou des fenêtres d'appartements luxueux de la vieille ville.

Très prudemment, Ron et Pierre s'efforcent de rassembler les indices et les preuves des relations entre l'organisation Cincera et les autorités locales. Trois événements permettent d'affirmer une étroite collaboration avec la police, que ce soit lorsque celle-ci annonce préalablement le moment de l'évacuation de l'immeuble occupé, que ce soit lors de la conversation de Cincera avec le policier bernois interrogeant Pierre, que ce soit au moment où la police intervient avant que ne commence un autre affichage nocturne, préalablement annoncé par l'un des mouchards à P.A. Plusieurs directeurs de collèges manifestèrent leur sympathie aux espions, que ceux-ci aient avoué eux-mêmes leur double jeu — pour échapper aux sanctions qu'aurait valu à l'un d'eux une distribution de tracts progressistes — ou qu'une intervention directe de Cincera ait eu lieu. Seules des déclarations de P.A. et de collaborateurs zurichois du réseau laissent supposer des liens avec l'armée et son service de renseignement. Cincera lui-même se vanta devant ses jeunes émules d'avertir l'industrie privée quant aux opinions et aux activités politiques de candidats aux emplois offerts. Tout permet de craindre que d'autres jouent aujourd'hui le rôle que Pierre et Ron ont décidé de mettre en lumière.

* * *

Ils analysent aujourd'hui leurs motivations d'adolescents de quinze ans : « Nous avons trouvé, dans les activités d'espionnage, l'occasion bienvenue de nous engager selon nos convictions politiques, le libéralisme et l'anti-communisme, de combattre pour ainsi dire en première ligne. D'autres motifs étaient, ou devinrent, tout aussi importants. Toute cette activité présentait un mélange de jeu et de sérieux. Le jeu se manifestait par la tension... nous avions la possibilité de vivre un roman d'espionnage... Nous pouvions tromper des gens et nous considérer comme une élite informée... » D'un autre côté, ils étaient pris au sérieux par des adultes, qui les assuraient de

● SUITE ET FIN AU VERSO

Les mouchards de Cincera au travail (suite et fin)

l'importance de leur travail et leur faisaient valoir que leur expérience politique et leurs relations leur seraient utiles plus tard, à l'armée, à l'université et dans la vie professionnelle.

» C'est ainsi que M. Cincera a abusé jusqu'à l'extrême de nos convictions politiques sincères, de notre besoin juvénile d'être différent et d'être pris au sérieux, de notre goût de l'aventure et de notre soif de connaissances... Nous ne voudrions pas

négliger de tresser aussi des lauriers à M. Cincera. Il lui revient au moins d'avoir politisé et sensibilisé aux vrais problèmes deux adolescents, en les confrontant à un ensemble de réflexions étrangères, nouvelles... il nous a rendus conscients vers où mènent le mouchardage, la méfiance et la dif-famation... vers la castration de la démocratie ».

* * *

Pierre et Ron sont sur le point d'achever leur maturité. Ils ont décidé d'aborder l'âge adulte en assumant leur passé. Déjà une rumeur, venue de Zurich, vise à les discréditer...

LE CARNET DE JEANLOUIS CORNUZ

Ah, Chah ira...

Soit les deux textes suivants :

1. « Mémoires du Chah d'Iran.

» Les hebdomadaires, la presse illustrée, le journalisme à sensation, ont établi un véritable rideau de fumée qui dissimule entièrement le vrai visage de l'empereur d'Iran, Réza Pahlevi. Ce souverain jeune, actif, généreux, intelligent, a pris le pouvoir, on le sait, au moment où les Alliés sont entrés en Perse.

» Le chah d'Iran, écœuré sans doute, comme il dit lui-même, de n'être connu que par sa vie privée et le choix de ses cravates, a mis la main à la plume, et dans l'ouvrage que nous publions, il fait le point sur sa personnalité véritable. Il est beaucoup moins le héros d'un film sentimental à épisodes où passent Fawsia d'Égypte, la belle Soraya et Farah Diba, qu'une sorte de technicien moderne qui entend rajeunir un pays jusque-là trop exclusivement tourné vers le passé.

» Le lecteur fera connaissance dans ces *Mémoires* avec la tâche efficace de ce conducteur de peuple qu'est l'empereur persan ».

(Bulletin de la NRF, Gallimard, Paris 1965).

2. « Le nombre exact des prisonniers politiques

est inconnu. (...) Selon les sources, le nombre varie de 25 000 à 100 000. (...)

La torture des prisonniers politiques pendant les interrogatoires apparaît comme une pratique habituelle, mais les prisonniers peuvent encore être soumis à la torture à n'importe quel moment durant leur emprisonnement... »

(Amnesty International, Rapport annuel, 1975-1976).

De ces deux textes, trois interprétations possibles, me semble-t-il, toutes consternantes :

A. La moins catastrophique : La maison Gallimard — c'est-à-dire l'une des plus prestigieuses maisons d'édition françaises (hier Sartre; aujourd'hui Foucault) — édite n'importe quoi, publie n'importe quoi dans son bulletin — soit qu'elle ne sache littéralement pas de quoi elle parle et confonde un « souverain généreux » avec un tortionnaire, ce qui est grave; soit qu'elle sache fort bien, mais pense que le livre sera un succès de librairie et que cela seul compte, ce qui est encore plus grave.

B. La plus catastrophique : Un souverain « jeune, actif, généreux », etc., se trouve la victime d'une campagne de calomnie sans précédent, financée probablement par Moscou, et à laquelle participe entre autres *Amnesty International*... Or *Amnesty International* vient de recevoir le Prix Nobel de la

Paix : il salirait donc le Chah avec la complicité de l'Académie suédoise et de la quasi-totalité de l'Occident ?

C. En dix ans, un souverain généreux, etc., est devenu un bourreau, un tortionnaire — soit qu'il ait sombré dans la démence furieuse, tel Caligula, soit qu'il se soit trouvé en face de tant d'assassins (des dizaines de milliers !) terroristes si déterminés, qu'il n'a pas eu d'autre moyen que de... Je vous laisse le choix !

J. C.

VALAIS

Savro: des patrons réduits à la pire extrémité

Au-delà des frontières valaisannes, la « remise » de Savro aux travailleurs a provoqué des commentaires plutôt sceptiques. Par quel trajet tortueux, ce conseil d'administration, formé d'un ancien président de la Confédération, d'un ancien conseiller d'Etat, d'un colonel et d'un préfet, en est-il venu à rejoindre des positions tenues jusqu'ici par des syndicalistes de choc ?

En Valais, l'explication court sur bien des lèvres : M. Filippini et ses amis n'avaient guère d'autres solutions...

Le poids de l'administration

Quelle est la valeur actuelle de Savro ? Depuis le « boom » des années 1972-1973, les effectifs des ouvriers sont en baisse (plusieurs centaines de personnes), mais l'appareil administratif, qui lui n'a que peu été touché, pèse toujours plus lourdement sur la gestion de l'entreprise. Même phénomène pour le parc de machines. A cela s'ajoute la charge de cette gravière, propriété de la bourgeoisie de Sion, que Savro devra remettre en état après en avoir tiré pendant des années des bénéfices non négligeables.

Bref, dans un secteur dont la surcapacité de production est la caractéristique première, on voyait

difficilement quel aurait pu être l'acheteur providentiel de Savro !

La force de l'entreprise, c'était ses « relations ». C'est apparu au grand jour... Ces relations étaient spécialement juteuses avec l'Etat, qui passait la quasi-totalité des commandes.

Une auréole avantageuse

Aujourd'hui, après la découverte du trafic des doubles factures, ces relations ne valent plus rien. Pour les responsables des collectivités publiques, passer commande à Savro, c'est désormais s'exposer à la critique d'une opinion soupçonneuse, c'est courir le risque d'être amalgamé aux scandales passés. Mais tout change si Savro ne s'identifie plus avec M. Filippini et son parterre de notables et gagne l'auréole de la « participation ouvrière » (avec en prime, des relents de « générosité patronale »). Si l'expérience devait capoter après une année ou deux, l'ancien patron pourrait encaisser une partie des versements effectués par les ouvriers et les cadres pour le rachat des titres et des actions.

Pas de contreponds syndical

Quelle est la situation du côté ouvrier ? Le transfert de propriété n'a pas été imaginé par les travailleurs — Savro ne s'est du reste jamais signalé par son dynamisme syndical... Les négociations inévitables vont donc avoir lieu entre des fonctionnaires syndicaux et le conseil d'administration. C'est là une des faiblesses majeures du système proposé : l'expérience de Lip, entre autres, a montré des risques certains qui menacent les tentatives d'autogestion menées dans des entreprises en difficulté, même là où les ouvriers sont conscients, unis et décidés ; à Savro, les emplois à sauver peuvent provoquer une certaine mobilisation, mais il faudra commencer par licencier... Il y a loin de ce coup de poker, à une réelle tentative de participation, à une expérience de cogestion, telle qu'on l'a parfois annoncée. Toute confusion ne peut que faire tort aux expériences véritables à venir.

AVANT LE 4 DÉCEMBRE : L'IMPÔT SUR LA RICHESSE

Une initiative qui met en lumière de vrais problèmes

L'initiative socialiste sur l'« impôt sur la richesse », nous l'avons dit la semaine dernière, doit être jugée, surtout et avant tout, dans le contexte de l'après TVA, de l'après 12 juin.

Un échec sérieux — il y a, on le sait, en démocratie directe des échecs honorables, significatifs d'une tendance ! — rendrait difficile l'élaboration d'un compromis capable de rallier la gauche.

Il n'est pas démagogique en effet d'affirmer que dans ce compromis à venir doit obligatoirement figurer un « effort » demandé à ceux que l'on appelle les « possédants » Cette volonté doit donc sortir renforcée du scrutin du 4 décembre.

Encore faut-il que l'initiative pose des questions justes et touche des points sensibles. Tel est bien le cas !

L'initiative met en évidence trois problèmes de la fiscalité suisse : celui des personnes morales, celui des taux-planchers pour les revenus élevés et les grosses fortunes, celui de l'exonération du minimum vital.

Les personnes morales. Elles jouissent en Suisse de conditions relativement favorables, notamment les sociétés qui possèdent un capital et des fonds propres élevés. Mais il est patent que ces conditions sont, dans certains cantons, exceptionnellement favorables ! Sinon, rien, aucune raison objective, n'expliquerait le fait qu'elles s'agglutinent dans certains cantons à faible vocation industrielle ou bancaire comme Zoug, Glaris, Fribourg, Nidwald, par exemple. Certains de ces cantons n'ont pas besoin de manière absolue, vu leurs charges, de cet apport ; pour d'autres, il est précieux...

N'est-ce pas plutôt dans la péréquation intercantonale qu'il faudrait chercher le surplus néces-

saire, en abandonnant cette sous-enchère fiscale ? La faiblesse économique est-elle une raison suffisante pour « casser les prix » ?

A ce degré, la sous-enchère est-elle admissible de la part de la Suisse, ne serait-ce qu'au titre de la solidarité européenne et internationale, ou même tout simplement de la correction internationale ? Poser ces questions, c'est y répondre...

Les personnes physiques. Il est vrai que leur imposition est très variable selon les communes. En bénéficiant, en bonne logique capitaliste, les plus gros revenus ! L'idée de fixer des taux-planchers (21 % pour 100 000 francs ; 27 % pour 200 000) est une idée souvent lancée et défendue, même par des milieux de droite... Les taux prévus par l'initiative correspondent à ce qui est en vigueur dans la majorité des communes et des cantons. Le redressement n'est sensible que pour les revenus les plus élevés, au-dessus de 200 000 ou 300 000 francs, mais avec des taux qui, même en tenant compte de l'IDN, demeurent dans le gros du peloton des comparaisons européennes.

Enfin, l'exonération du minimum vital. Cette idée est acquise partout, mais sa conception pratique en est fort variable. Certains cantons imposent déjà des montants très bas, d'autres exonèrent jusqu'au minimum d'existence. Il est vrai qu'en ce domaine, le législateur (il faudra en effet légiférer car l'initiative définit abstraitement une norme sans la chiffrer) devra être prudent pour ne pas affaiblir les recettes de certaines communes ou cantons. Mais il aura la possibilité d'agir par étapes, et d'adapter le minimum vital au fur et à mesure que s'affinera la péréquation intercantonale et, à l'intérieur des cantons, la péréquation intercommunale.

Aucun de ces problèmes n'est donc négligeable. En les posant clairement, l'initiative socialiste se donne sa propre dynamique.

Dans le contexte de la réforme des finances fédérales, dans cette lutte d'influence, dans cette épreuve de force que provoquent les projets fédéraux, l'initiative se révèle à l'examen, non pas gratuite, mais solidement motivée.

La politique de l'énergie à l'épreuve de la réalité quotidienne

Début novembre le Grand Conseil genevois adopte le budget des Services industriels par 33 voix contre 8 voix « vigilantes » et 35 abstentions socialistes et communistes; cet acte de mauvaise humeur se veut une protestation contre la politique énergétique globale en vigueur. Un député radical s'étonne de l'attitude de la gauche à l'égard d'une entreprise publique qui remplit sa tâche à satisfaction. Telle est l'information lapidaire qu'on a pu lire dans un quotidien genevois. Pour le lecteur pressé, peut-il s'agir en l'occurrence d'autre chose que du combat symbolique mené traditionnellement par la minorité contre la majorité au parlement? Qui peut se douter qu'en réalité l'adoption de ce budget est une manifestation de grande politique qui met en jeu l'avenir énergétique du canton? Qui peut se rendre compte à travers cette information privée de son contexte que se sont affrontés une fois encore ceux qui réellement cherchent à promouvoir un autre type de développement, non lié à la consommation effrénée d'énergie, et ceux qui en la matière se contentent de slogans?

Les faits: la transformation du centre ville se poursuit; en première ligne les banques. L'avenir, des immeubles modernes, mal isolés, l'air conditionné. Le résultat: un besoin en énergie accru. Des demandes exprimées, il ressort que les Services industriels doivent procéder à la construction d'un transformateur d'une puissance installée de 30 mW (à titre de comparaison la consommation du canton en 1976 correspond à une puissance de 160 mW). Selon une estimation des Services industriels eux-mêmes, l'augmentation de la puissance de raccordement consécutive à la rénovation ou à la reconstruction d'immeubles à usage bancaire est en moyenne de 700 %. Cette demande

implique une dépense pour la collectivité de 28 millions. Certes, toute l'énergie supplémentaire ainsi procurée ne va pas être utilisée dans un premier temps. Mais elle va favoriser à son tour de nouvelles transformations. Logique implacable. Absence de dispositions pour protéger les constructions en bon état ou pour favoriser leur rénovation, absence de normes strictes en matière d'isolation thermique, liberté complète d'utiliser tous les gadgets consommateurs d'énergie, exode de la population vers les banlieues, voilà les éléments concrets d'une politique à courte vue, d'une politique de la fatalité.

A quoi sert donc la chronique parlementaire, conçue de cette façon, sinon à amuser la galerie? Les enjeux énergétiques se situent pourtant bien là, au cœur de décisions concrètes, dans des poli-

DANS LES KIOSQUES

Du Tir fédéral au pouvoir

Cherchons notre information de la semaine à la télévision! Le magazine « CH », dont la mission est d'approfondir l'actualité suisse, présentait une émission bien documentée sur le Parti radical démocratique suisse.

On a commencé, bien sûr, dans le premier tiers du XIXe siècle, par ces grandes manifestations sportivo-politiques qui préparaient l'accession des radicaux au pouvoir en 1848. Mais l'histoire n'est pas tout et le présent est essentiel... Des vues de congrès, de réunions locales, des interviews de personnalités dirigeantes (le conseiller fédéral Ernest Brugger et le président du parti Fritz Honegger) et de radicaux réformistes, une brève étape à Genève, seule allusion à la Suisse latine. Le politologue Erich Gruner commentait l'évolution d'un point de vue scientifique. En bref, une émission intéressante comme on voudrait en voir souvent, même si elle ne pouvait épuiser le sujet. Après la fin de l'émission de la chaîne suisse

tiques budgétaires qui devraient être autre chose que des approbations rituelles.

Pendant ce temps, la même presse remplit ses colonnes d'articles de fond sur les dangers du nucléaire et sur la nécessité d'économiser. Pendant ce temps, Willy Ritschard dépense 500 000 francs pour convaincre le peuple suisse d'éteindre la lumière et de rouler plus à vélo.

P.S. C'est à l'aune de cette politique-là, quotidienne et bien réelle, au-delà des slogans et des promesses électorales, que l'on jugera l'activité du nouveau gouvernement genevois, né des urnes et des accords inter-partis, le week-end dernier. Ce sera aussi le rôle d'un parlement renforcé à sa gauche, face à un exécutif plus marqué à droite par l'apparition d'un deuxième représentant libéral, de contrôler pas à pas cette « gestion » du quotidien.

allemande, sur la deuxième chaîne allemande le compte rendu du Congrès du FDP, le pendant germanique de notre Parti radical. Assez difficile de trouver une ressemblance de style, sauf dans la manière de parler du libéralisme et de l'économie de marché... et même là, était-ce la même pensée des deux côtés du Rhin? On en doute.

— Revenons à la presse écrite! Il y est de plus en plus question de femmes. « Blick » a commencé à publier une série d'articles dont le premier était consacré à Mme Emile Lieberherr, présidente de la commission fédérale pour les questions féminines. La « Handelszeitung » présente (45) le portrait de Mme Doris Gisler qui dirige l'importante agence de publicité « Gisler und Gisler » et le nouveau magazine économique « Bilanz » consacre un des articles de son premier numéro à un certain nombre de femmes à la tête d'entreprises suisses. Le titre: « Le chef est une femme ». « Petit à petit... » comme dit le proverbe. — Le magazine hebdomadaire du « Tages-Anzeiger » a publié son 400e numéro. C'est un beau succès pour un supplément qui ne cherche pas à flatter le lecteur, mais à bien l'informer.